AVANT PREMIÈRE

«Faut pas mourir idiot»: ce que révèle l'apologie de l'expérience immédiate

«Expérimentons sans limite, comme nos parents soixante-huitards ont joui sans entraves», tel semble le principe de nos contemporains. En photo, une manifestation d'etudiants devant la Sorbonne, à Paris, le 9 mai 1968. - Crédits photo : Rue des Archives/©Rue des Archives/AGIP

Vox Societe (http://premium.lefigaro.fr/vox/societe) I Par Jean-Philippe Vincent (#figp-author)
Publié le 28/02/2018 à 17h52

TRIBUNE - L'essayiste Jean-Philippe Vincent* analyse la propension de nos contemporains à multiplier les coups de tête. Un relativisme qui fait fi de la sagesse accumulée par les siècles.

Ernest Renan écrivait en 1859, dans ses *Essais de morale et de critique :* «Le but de la vie n'est pas le bonheur, mais un continuel perfectionnement intellectuel et moral.» Qui, aujourd'hui, souscrirait à une pareille conception de l'existence? Personne, ou presque. Renan fait désormais figure de vieux barbon, alors qu'il y a cent cinquante ans, ce libéral, conservateur, agnostique et républicain passait pour un esprit très avancé. Autres temps. L'époque n'est plus au perfectionnement intellectuel et moral, mais à l'apologie de l'expérience immédiate, de l'expérience pour l'expérience, sans considération pour la sagesse du passé et sans aucune préoccupation de l'avenir. «Expérimentons sans limite, comme nos parents soixante-huitards ont joui sans entraves», tel semble le principe de nos contemporains.

Ainsi marche la nouvelle République française, à coups d'expériences qui ressemblent à un jeu de hasard: on lance les dés et on avisera ensuite

En veut-on quelques exemples. Tel de mes amis, dont l'audace s'était cantonnée à fumer, parfois, une cigarette, vient de s'offrir une double griserie: joint de cannabis **et ligne de cocaïne** (http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2018/01/26/01016-20180126ARTFIG00147-en-france-de-plus-en-plus-d-intoxications-liees-a-la-consommation-de-cocaine.php): «Faut pas mourir idiot», me confie-t-il avec gourmandise. Tel autre, naguère si pudibond, vient de s'inscrire sur un site de rencontres extraconjugales: «Faut pas mourir idiot», me confie-t-il, le sourire aux lèvres. Et cette nouvelle philosophie de l'expérience gagne du terrain dans tous les domaines, et notamment en politique. Vous n'avez jamais voté pour un candidat extrémiste, **du genre Mélenchon ou Le Pen** (http://www.lefigaro.fr/elections/presidentielles/2017/04/24/35003-20170424ARTFIG00110-les-jeunes-plebiscitent-le-pen-et-melenchon-les-cadres-votent-macron.php). Mais allez-y, faites donc: «Faut pas mourir idiot.» Ou bien encore, un candidat presque inconnu, sans rien à son actif (et guère à son passif) se présente à une élection majeure: «Votez donc pour lui, ne mourez pas idiot.» Ainsi marche la nouvelle République française, à coups d'expériences qui ressemblent à un jeu de hasard: on lance les dés et on avisera ensuite.

Seul compte son expérience. Elle est celle de l'hyperindividu. Celui-ci ne vit ni dans le présent, ni dans le passé et pas davantage dans l'avenir : il s'inscrit dans une absolue immédiateté

Oh, naturellement, certaines de ces expériences peuvent se révéler a posteriori profitables. Là n'est pas la question, d'autant qu'en démocratie chacun est libre. Mais quel est le sens de cette philosophie de l'expérience que nous résumons par l'adage: «Faut pas mourir idiot»? Le premier est que, dans ce monde de l'expérimentation, le seul point de vue qui compte est celui de l'individu: il se détermine pour telle expérience, mais sans aucune considération pour les autres. Il se moque de ses semblables, même s'il prend soin, pour se couvrir, de soutenir de nombreuses causes humanitaires. En fait, il ignore ses «prochains»: ils ne comptent pour rien. Seul compte son expérience. Elle est celle de l'hyperindividu. Celui-ci ne vit ni dans le présent, ni dans le passé et pas davantage dans l'avenir: il s'inscrit dans une absolue immédiateté, dans l'éphémère. Pascal aurait dit: «dans le divertissement». Il n'a évidemment que mépris pour la sagesse

accumulée par les âges: elle est un obscurantisme. Mais il n'a pas davantage d'estime pour les meilleurs esprits contemporains, dont l'intelligence pourrait le faire douter de ses choix de vie: il est «l'homme-masse» d'Ortega y Gasset. Et puis, naturellement, cet homme nouveau tient que toutes les expériences se valent qu'il ne saurait être question de les évaluer éthiquement et que la seule chose interdite est de juger une expérience, de la hiérarchiser, de la qualifier. Dans ce royaume du relativisme absolu, la seule chose proscrite est de «discriminer» quand il s'agit simplement de sélectionner: toutes les expériences se valent idem… et distinguer entre de bonnes et de mauvaises expériences, c'est discriminer, opprimer. C'est l'égalité par défaut chère au professeur de philosophie politique **Philippe Bénéton** (http://www.lefigaro.fr/vox/politique/2017/02/10/31001-20170210ARTFIG00247-philippe-beneton-le-monde-occidental-ne-sait-plus-qui-il-est.php).

C'est la condition sine qua non de sa jouissance sans limites : maintenir les autres sociétaires dans la servitude de lois qu'il juge dépassées

Curieusement, notre «homme-masse», notre amoureux de l'expérience pour l'expérience est cependant un fervent partisan du principe de précaution. Contradiction? Pas du tout. L'adepte du «faut pas mourir idiot» entend se réserver à lui seul ou, à l'extrême limite, à quelques-uns de ses pairs, les jouissances de l'expérience pour l'expérience. Il a besoin que le «populo» continue d'adhérer à la morale conventionnelle. Il est un peu comme Voltaire (mais sans l'esprit!) qui préférait que son valet croie en Dieu afin… de n'être pas volé. Par conséquent, notre adepte du «faut pas mourir idiot» soutient mordicus le principe de précaution… pour les autres. C'est la condition sine qua non de sa jouissance sans limites: maintenir les autres sociétaires dans la servitude de lois qu'il juge dépassées. Par exemple, on exhortera à la justice sociale et l'accueil des étrangers en prenant pour ses enfants une nounou philippine qu'on traitera en esclave en la payant «au noir». Ou bien, confortablement allongé dans un des sofas de son ryad de Marrakech ou de son domaine d'Algarve, notre ami du «faut pas mourir idiot» vitupère **l'évasion fiscale** (http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2017/11/07/20002-20171107ARTFIG00163-les-chiffres-astronomiques-de-l-evasion-fiscale.php). Nos «libéraux progressistes» ont une conception de la liberté et des exigences de la vie en société qui laisse pantois. Ils illustrent à la façon d'un cas d'école ce qu'on appelle en économie «le dilemme du prisonnier»: dans un jeu collectif, le progressiste exigera des autres qu'ils se comportent avec précaution, en suivant les règles, mais lui se réservera le droit de s'en exonérer, de rouler les autres joueurs et tirer seul son épingle du jeu? Mais en trichant, bien sûr!

Tricherie morale, naturellement, et dont leur conscience obscurcie ne leur permet souvent plus de se rendre compte. Ainsi va la vie des relativistes moraux, des «libéraux culturels», des progressistes. En définitive, ces «libérés» sont en fait ce que Marx, qu'il faut parfois relire car sa sociologie était décapante, appelait des «aliénés» dans ses *Manuscrits de 1844*. Aliénés par leur ego surdimensionné et leurs désirs sans limites dont ils deviennent esclaves. Lénine, parlant des compagnons de route du communisme, avait dit d'eux qu'ils étaient des «idiots utiles qui tressaient la corde avec laquelle ils seraient pendus». Personne, évidemment, ne souhaite cela à nos idiots modernes. Ils auront leurs désillusions. Mais on doit souhaiter que les conservateurs ne cessent pas de les mettre en garde et tentent de leur faire comprendre que la vie a un sens, qu'elle est «pour de bon», et qu'il n'est pas indifférent de choisir tel chemin ou tel autre. Et qu'il serait dommage, à force d'expériences inutiles et dangereuses, de produire des idiots en série et une société imbécile.

* *Auteur de* Qu'est-ce que le conservatisme? Histoire intellectuelle d'une idée politique*, Les Belles Lettres, 2016.*

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 01/03/2018.

Jean-Philippe Vincent